



HAL
open science

Deux mois à la Légion : une autre vision de la forêt

François-Michel Le Tourneau

► **To cite this version:**

François-Michel Le Tourneau. Deux mois à la Légion : une autre vision de la forêt. Confins - Revue franco-brésilienne de géographie/Revista franco-brasileira de geografia, 2016, 28, pp.11322. 10.4000/confins.11322 . halshs-02357351

HAL Id: halshs-02357351

<https://shs.hal.science/halshs-02357351v1>

Submitted on 10 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Confins

Revue franco-brésilienne de géographie / Revista
franco-brasileira de geografia

28 | 2016
Número 28

Deux mois à la Légion : une autre vision de la forêt

Dois meses na Legião: uma outra visão da floresta

Two months in the Legion: another view of the forest

François-Michel Le Tourneau



Edição electrónica

URL: <http://journals.openedition.org/confins/11322>

DOI: 10.4000/confins.11322

ISSN: 1958-9212

Editora

Hervé Théry

Este documento é oferecido por Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



Referência eletrónica

François-Michel Le Tourneau, « Deux mois à la Légion : une autre vision de la forêt », *Confins* [Online], 28 | 2016, posto online no dia 07 outubro 2016, consultado o 10 novembro 2019. URL : <http://journals.openedition.org/confins/11322> ; DOI : 10.4000/confins.11322

Este documento foi criado de forma automática no dia 10 novembro 2019.



Confins – Revue franco-brésilienne de géographie est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Deux mois à la Légion : une autre vision de la forêt

Dois meses na Legião: uma outra visão da floresta

Two months in the Legion: another view of the forest

François-Michel Le Tourneau

- 1 La réalisation du raid des 7 bornes et tout le processus de préparation de cette expédition organisée en partenariat avec les Forces armées de Guyane (FAG) m'a permis de collaborer étroitement avec le 3^e Régiment Étranger d'Infanterie (3^e REI - Kourou) en 2014-2015. Au moment de notre retour sur le tarmac de l'aéroport de Cayenne, au terme de 6 semaines de marche à la frontière entre la Guyane française et le Brésil, je rencontrai à nouveau son « chef de corps » et nous discussions des perspectives pour continuer à coopérer ensemble. C'est alors que je demandai « *j'aimerais bien que vous m'autorisiez à suivre le stage 'Jaguar'* ». Il m'a regardé mi-amusé mi-surpris. « *C'est un stage très militaire vous savez, je ne sais pas ce que vous pourrez en retirer...* ». Mais j'ai insisté et obtenu la permission. A la condition, à laquelle je tenais, que mon statut de civil n'entraîne aucun aménagement. Je serai donc un stagiaire comme les autres.
- 2 Les stages de formation sont un classique de la vie militaire, et j'en avais déjà suivi quelques-uns, notamment en 2015 le fameux stage « moniteur commando » du Centre National d'Entraînement Commando (CNEC). Bien que les techniques enseignées changent de l'un à l'autre, ce qui fait leur richesse et leur utilité, ils se ressemblent sur



plusieurs points. Il s'agit notamment toujours de périodes durant lesquelles toutes les ressources des stagiaires sont méthodiquement épuisées pour les amener à repousser leurs limites : pas ou peu de sommeil, des activités qui s'enchaînent sans trêve le jour et la nuit, une nourriture souvent insuffisante par rapport aux efforts fournis et enfin une discipline de fer. Je savais donc à quoi je m'exposais.

Photo 1 : les stagiaires rassemblés à Kourou



- 3 Si les stages sont un classique des parcours des officiers et sous-officiers, l'Amérique du sud a particulièrement poussé cette tradition, et il existe une offre assez diversifiée de formations ayant pour objet le combat en forêt tropicale : Belize, Équateur, Colombie et bien sûr Brésil en proposent. Il est de tradition de les ouvrir à quelques stagiaires étrangers, afin de renforcer les liens entre les armées mais aussi de confronter les expertises et les techniques. Le stage du *Centro de Instrução de Guerra na Selva* (CIGS), à Manaus, est le plus connu et le plus réputé. Organisé sur trois mois il est considéré comme une épreuve redoutable. C'est sur son modèle que la Légion étrangère a peu à peu constitué le stage « Jaguar international ». Le format est similaire bien qu'un peu plus court (deux mois) et une partie des enseignements (vie en forêt, survie, botanique, etc.) en est proche. Mais les Français ont panaché les techniques apprises au Brésil avec celles vues dans d'autres pays, et avec leur propre expérience en Guyane. Par ailleurs, la Légion n'a pas manqué d'y apporter sa touche propre : discipline encore plus rigoureuse et focus particulier sur l'effort physique... De ce fait le « Jaguar », organisé par le Centre d'Entraînement de la Forêt Équatoriale (CEFE), la cellule de formation du 3^e REI dont le nom est redouté par les promotions de Saint Cyr ou de Mont-de-Marsan qui y effectuent chaque année un aguerrissement, a acquis la réputation d'être le plus difficile des stages réguliers de l'armée française.
- 4 Alors que pouvait bien faire un directeur de recherche du CNRS dans ce cadre ? Certes j'ai la fibre pour ce genre de défi, mais je n'étais pas exactement (devrais-je dire pas seulement ?) là pour me divertir. D'abord parce que je savais qu'après le premier jour l'aspect divertissant disparaîtrait sous la difficulté physique et morale. Mais surtout parce

que j'avais plusieurs intérêts précis à vouloir le faire. J'espérais y répondre, au moins partiellement, à trois questions principales. La première concernait l'aspect militaire. L'Amazonie est une région qui n'échappe pas aux intérêts géostratégiques, mais elle impose d'énormes contraintes à l'action militaire. Connaître les modes d'actions me permettrait-il de mieux comprendre les stratégies des différents pays, en particulier du Brésil, les modes de déploiement des effectifs et d'une manière générale de mieux en cerner les enjeux ? La seconde visait à comparer les techniques qui seraient enseignées, en particulier concernant la vie dans la forêt et la survie, avec ce que j'avais pu voir dans d'autres cadres, en particulier chez les Amérindiens. La troisième, enfin, tournait autour de l'aspect technique. Pouvais-je trouver dans ce qui serait enseigné des éléments qui me seraient utiles pour l'organisation de nouvelles expéditions ? Bon, le challenge personnel n'était pas non plus exclu de l'histoire, il faut aussi l'avouer.

Photo 2 : séance de piscine de nuit pour se mettre dans l'ambiance...



- 5 J'ai donc quitté Paris à la toute fin du mois de janvier en direction de Cayenne puis de Kourou. Je me suis installé dans une chambrée du 3^e REI en compagnie d'autres stagiaires : un Surinamais, deux Américains et un Anglais. Les tout premiers jours ont été relativement calmes, consacrés à quelques enseignements techniques destinés à nous mettre sur un pied d'égalité avec les soldats français (puisque j'étais avec le contingent étranger). Mais rapidement le rythme a changé : rudes séances de piscine avec parcours d'obstacle aquatique (en préparation à la nage en rivière mais aussi pour nous faire sentir où nous étions) puis tests de sélection physique. Je m'étais bien préparé mais j'ai souffert sur la course : pas encore acclimaté à la chaleur. Qu'importe, j'étais au-dessus du barème et donc apte pour la suite.
- 6 Après une semaine à Cayenne, nous sommes partis vers Regina. Nous savions que nous allions passer entre 6 et 7 semaines enfermés au CEFE, avec très peu de temps de pause. Le stage commençait pour de bon. Dès notre arrivée, plus d'identité mais un simple numéro. J'étais devenu le n°19.

- 7 Le stage se déroule en phases dominées par des aspects particuliers. La première, durant environ deux semaines, est placée sous le signe de l'aguerrissement. Le but est de renforcer le physique des stagiaires et de les amener à dépasser leurs limites. Dans la pratique, cela signifie que les enseignements techniques sont entrecoupés d'activités physiques intenses et répétées. Dès les premiers jours, nous nous sommes ainsi familiarisés avec les fameuses « pistes » du CEFE. Il s'agit de parcours d'obstacles dont un (la « piste pécaré ») est installé subtilement (faudrait-il dire vicieusement ?) dans des canaux de mangrove. Sa configuration change donc en fonction de la marée (le marnage est important, au moins 1,5 mètres sur la rivière Mataroni, là où se trouvent les zones d'entraînement), et l'une des discussions favorites de cette période sera de savoir si c'est plus dur à marée haute – il faut alors nager entre les obstacles et avancer en tirant sur des cordes avec les bras, ou à marée basse – l'eau est remplacée par 50 cm de boue collante qui n'offre pas d'appui... Quant à la piste « liane », elle consiste en une quinzaine d'obstacles aériens qui sollicitent en permanence le haut du corps. Bien sûr tout cela serait trop facile s'il ne fallait qu'arriver au bout : tous les passages sont chronométrés avec note et barème éliminatoire à la clé. Il faut donc toujours donner son maximum, même quand on l'a déjà laissé dans le parcours précédent.

Photo 3 : parcours d'obstacle de nuit

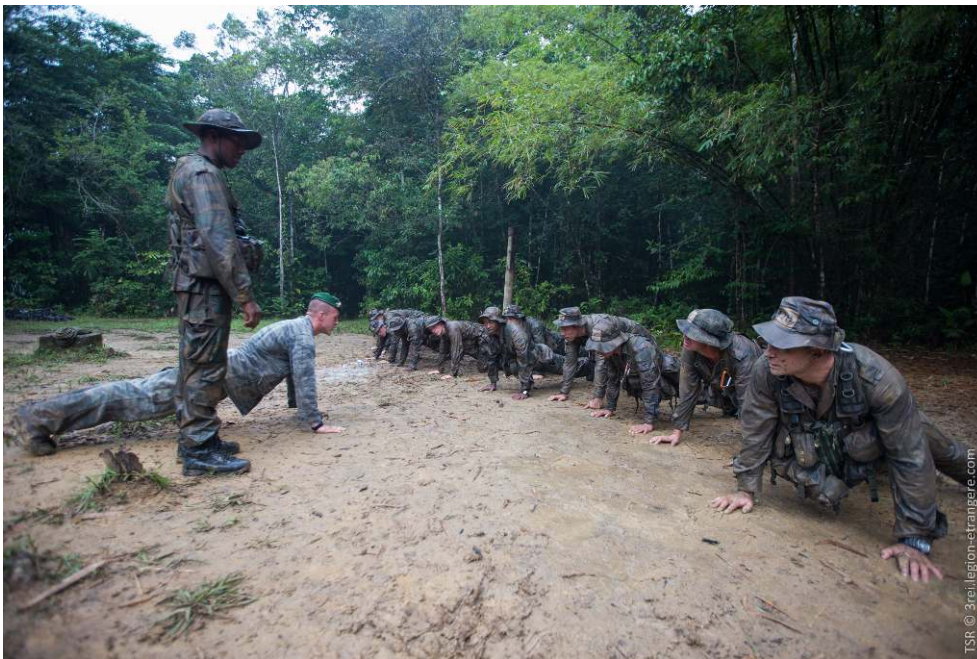


- 8 Le b.a.-Ba de la vie en forêt nous est aussi enseigné, en mode Légion : démonstration du bivouac « à la légionnaire » puis mise en pratique = « vous avez dix minutes pour monter votre bivouac et on recommencera toute la nuit jusqu'à ce que tout le monde monte son truc en dix minutes ! »... En effet, on y a passé une bonne partie de la nuit... En comparaison avec d'autres manières de faire, le bivouac qui est proposé est simple et pratique, « rustique » comme les militaires aiment le décrire. On pourrait certes perfectionner les choses ou le rendre plus léger avec des matériels plus modernes, mais il remplit parfaitement son office. Il s'agit toutefois d'une entreprise individuelle, chacun trouvant son espace et posant sa bâche et son hamac. Bien différent des Yanomami, par exemple, qui ne

conçoivent pas de ne pas camper les uns à côté des autres, serrés ensemble sous des petits abris triangulaires au centre desquels on fait du feu pour se réchauffer.

- 9 L'encadrement insiste sur tous les détails pour maintenir une pression constante. Chaque seconde de retard se paye de dix exercices (pompes, star jumps, etc.), payable immédiatement ou plus tard dans la journée selon l'humeur et le planning. Enfin l'aguerrissement comprend une importante dimension aquatique : on nage (en uniforme et avec les chaussures, forcément) longtemps et dans de nombreuses configurations ou moyens de flottaison improvisés, et quand on ne nage pas il y a toujours un prétexte pour mettre les stagiaires à l'eau histoire qu'ils passent la journée dans des uniformes mouillés.
- 10 A ce rythme nous gagnons tous rapidement des physiques d'athlètes. Enfin pas tous, car le rythme et la fatigue entraîne blessures et abandons. Après dix jours, il ne restait plus que 21 stagiaires sur les 32 qui étaient présents à Kourou... Au sein de ceux-ci, plusieurs groupes se forment rapidement. Les Français, d'un côté, qui font bloc mais se regroupent en fonction de leur provenance. Légionnaires d'un côté, marsouins de l'autre, la rivalité est tellement ancienne et elle se perçoit bien même si elle reste dans les limites de l'émulation. Enfin presque, un cri de « Vive les troupes de marine ! » durant une séance de sport a valu à son auteur de nombreux exercices en plus...

Photo 4 : à la Légion on aime les pompes...



- 11 Les stagiaires étrangers, eux, font face à un grand problème linguistique puisque beaucoup ne maîtrisent pas le français. Ils agissent par imitation mais ne sont souvent pas dans le même tempo que leurs homologues locaux. Des regroupements s'effectuent aussi parmi eux en fonction d'affinités culturelles : Britanniques et Américains collaborent étroitement, Surinamais et Guyanais, ... On remarque aussi rapidement une différence d'état d'esprit. Les stagiaires « occidentaux » (Britanniques, Allemands, Américains, Suisse) sont dérouterés par la discipline de fer qui entoure tous les aspects du stage. Ils ont particulièrement de mal à accepter le caractère collectif des punitions infligées à tout moment (retard, exercice incorrectement exécuté par un des stagiaires, etc.) alors que c'est un des ressorts pédagogiques forts à la Légion. Pour les instructeurs, puisqu'en

situation réelle tout le monde paiera la défaillance éventuelle d'un individu, il faut que chacun prenne soin de l'autre et vérifie qu'il s'acquitte correctement de sa tâche. Chaque manquement individuel est donc en fait une faute collective et se paie de cette manière par de longues séances d'exercices supplémentaires. Déphasés dans l'esprit comme dans la dimension physique, ce sont donc ces stagiaires qui ont le plus souvent abandonné : 2 Américains sur 3, 2 Britanniques sur 3, un Allemand sur 2, un canadien sur 2...

Photo 5 : brancardage dans la mangrove



- 12 Les stagiaires « du Sud », eux, font preuve d'un esprit différent. L'abandon n'est pas une option car il impliquerait de sévères punitions ou la perte d'une promotion en revenant chez eux. Ils s'accrochent donc en permanence, même lorsqu'ils sont totalement dépassés. Un stagiaire mexicain, dont j'étais le binôme, fera ainsi, finalement l'admiration de tous pour sa ténacité. Malgré de nombreux passages à l'infirmerie, des blessures et de grandes difficultés à suivre les exercices, il n'envisagera jamais de quitter le stage avant la fin.
- 13 Impossible pour moi de retracer a posteriori le déroulement précis de ces premières semaines. Je me souviens des activités mais ne parviens pas à les ordonner. La faute au manque de sommeil (4-5 heures par nuit, avec en plus les gardes à assurer et l'armement à nettoyer) et au sentiment de permanence du temps qui prend quand on reste longtemps en forêt. Les jours semblent tous égaux et on ne les ordonne plus mentalement. J'ai essayé de prendre quelques notes mais le temps manquait cruellement pour cela (mieux valait dix minutes de sommeil en plus !). Sur les premiers jours j'ai noté : re-tests d'entrée (on les fera au moins 3 fois en tout...), 8 km course, saut du pont de Régina, départ en forêt, cours bivouac, piste pécarri, piste pécarri, flotteurs de fortune, pièges de chasse, pêche, botanique, bivouac, natation Mataroni, natation sac tiré, radeau, nage épine de poisson, marche topo balises, marche déviation sur 1 km, piste liane, pièges artisanaux, corps à

corps, tir de chasse, effet des munitions, indices de présence dans la forêt, commandements par gestes, ...

- 14 De très nombreux enseignements m'ont semblé utiles et intéressants durant cette phase. De la débrouille concernant les moyens de flottaison, mais aussi des techniques de corde pour traverser les rivières (on dit « franchissement coupure humide ») ou de l'organisation collective pour la « nage d'infiltration ». Tout est mis en pratique en conditions réelles. Je me souviens ainsi très bien de la mise en pratique de la « nage en épine de poisson » dans laquelle les membres d'un même groupe de combat sont solidarisés autour d'une corde centrale à laquelle sont également attachés leurs sacs à dos. L'exercice prévoyait que nous nagerions de nuit plusieurs kilomètres dans cette configuration avant de débarquer en un point prévu à l'avance et de poursuivre à pied à partir de cet emplacement. Tout allait bien jusqu'à ce que nous retrouvions le fleuve Approuague. En approchant de la berge, notre groupe s'est trouvé emporté par un courant extrêmement fort tels des petits bouchons. Nous avons alors dépassé le point de rendez-vous et il nous a fallu plusieurs centaines de mètres pour réussir à nous accrocher aux palétuviers pour prendre pied sur la berge. Impossible de remonter à la nage pour retrouver les autres groupes : il nous a fallu ensuite couper dans la mangrove, sans lumière bien sûr, et finir par nous retrouver après avoir passé plus d'une heure à trébucher dans les racines et les trous d'eau... Mais la technique proposée avait montré ses avantages : nous avons dérivé en groupe et nous n'avons pas perdu notre matériel. En cas de nage individuelle, je n'ose imaginer jusqu'où certains auraient pu aller ni combien de temps nous aurions mis à nous retrouver.

Photo 6 : séance de nage dans l'Approuague



- 15 Après un raid de mise en œuvre des techniques apprises dans la région du mont Baugé et une brève respiration au camp Stutz, l'aguerrissement s'est poursuivi avec l'introduction des cours de premier secours au combat et leur corollaire, les exercices de brancardage. Il s'agit d'un classique légionnaire, autant destiné à enseigner comment extraire le plus rapidement possible un blessé dans une zone de combat en forêt qu'à stimuler le groupe

dans un effort physique important. Il faut en effet convoier l'un des stagiaires, que l'on a arrimé à une perche grâce à un hamac, sur une longue distance, en passant collines, marécages, etc. Tout un programme. Parmi les cours de cette seconde phase, également pas mal de séance de combat au corps-à-corps, culminant en matches de boxe, et, bien sûr toujours les fameuses pistes, de jour comme de nuit.

- 16 Comme nous connaissions tous des personnes qui avaient suivi le stage durant les années précédentes, et bien que l'encadrement ait pris soin de brouiller les pistes en modifiant les séquences des années antérieures, nous étions tous un peu nerveux car nous savions que l'une des épreuves les plus redoutables du stage était imminente : l'exercice de survie, durant 5 jours... Mais je dois dire que sa préparation fut l'un des moments les plus intéressants pour moi, puisque les techniques enseignées correspondent en grande partie à de vieux savoir-faire amérindiens : confection d'un catouri (sac à dos improvisé en feuille de palmier, appelé *jamaxi* au Brésil), notions de botanique pour identifier les végétaux utiles, notions de chasse et de pêche, utilité de l'huile de carapa (*andiroba* au Brésil) pour soigner tout plein de petits bobos... Il était intéressant de voir les instructeurs, qui, à la Légion, proviennent d'univers culturels très divers, maîtriser des techniques amérindiennes ancestrales. Certes on ne peut apprendre en quelques jours l'ensemble des connaissances et des techniques que les Amérindiens apprennent durant leur enfance et leur adolescence. Certains gestes, notamment, prennent du temps pour être assimilés. Par exemple je sais théoriquement comment récupérer l'écorce de l'arouman pour l'utiliser et confectionner des liens, des vanneries, etc., mais le faire « en vrai » est bien plus complexe que prévu. La pression, l'inclinaison de la lame, l'angle avec lequel on tire la canne, tous ces éléments comptent et nécessitent un apprentissage pour être maîtrisés. Mais le condensé proposé était cela étant fort utile et intéressant : un ensemble réduit et adapté aux circonstances et aux objectifs, i.e. ce qui est rapide, efficace et pas trop difficile à mettre en œuvre pour qui ne vivra que de (relativement) brèves périodes en forêt durant son existence. On pourrait bien sûr proposer d'autres éléments, notamment de vannerie ou bien élargir le panel botanique, l'Amazonie proposant des ressources plus diversifiées que celles qui se trouvent présentes dans la région de Regina. Mais il faut reconnaître la richesse du contenu assemblé par le CEFÉ et son extrême efficacité.
- 17 Un des aspects intéressants du stage, en contraste avec mes expériences amérindiennes, est qu'il induit à faire précisément ce que les Amérindiens évitent car ils trouvent cela absurde, dangereux ou inutile¹, comme par exemple marcher de nuit et sans lumière, un exercice réalisés plusieurs fois à notre grand désarroi. Avancer à l'aveuglette dans une forêt noire comme un four, se tenant au sac à dos du marcheur précédent, se prenant les pieds dans chaque racine, se piquant les mains dans chaque palmier, ... Voilà précisément ce que ne feraient pas mes amis Yanomami qui improviseraient un bivouac n'importe-où pour repartir aux premières lueurs de l'aube si besoin (ou qui décideraient qu'un jour de voyage de plus ou de moins ne fait finalement aucune différence). Même à la guerre, ils attendraient les premiers rayons du soleil pour s'approcher du village ennemi et « flécher » le premier guerrier rencontré. Mais bien que pour beaucoup de d'Amérindiens ce type d'exercice soit le summum de « ce qui ne se fait pas », il n'était pas dénué d'intérêt. Trouver la bonne cadence (très très lente...), finir par décrypter à de très minces indices si le pas suivant se passera bien ou pas, et finalement se rendre compte que la pire végétation peut se passer dans le noir absolu et (presque) en silence, pourvu qu'on accepte de prendre le temps. Cet exercice et bien d'autres comme les longues séances de

« nage d'infiltration » peuvent ne pas faire sens dans d'autres contextes (« pourquoi ne pas tout simplement y aller à pied par la forêt ? » diraient encore mes amis Yanomami...) mais ils permettent d'élargir la gamme des options disponibles et aussi de disposer du savoir-faire technique pour les mettre en œuvre. En ce sens, et dans la perspective de nouvelles expéditions dans des zones isolées, j'y ai trouvé de quoi faire mon miel...

- 18 De plus, l'un de principaux résultats du stage est sans doute de désinhiber les stagiaires par rapport à la forêt. Certes elle reste un milieu difficile et dans lequel les choses peuvent rapidement tourner au vinaigre à cause des infections, piqûres, morsures, etc. Mais en même temps, après 7 semaines à se rouler partout par terre ou dans la boue et à faire tout ce que l'on évite soigneusement en général, il faut bien constater que finalement le milieu de la forêt équatoriale n'est pas nécessairement aussi hostile qu'on le pense souvent²... Des réflexes simples comme se sécher les pieds le plus souvent possible pour éviter les mycoses, permettent ainsi de rester fonctionnel durant de longues périodes. Bien que ce ne soient pas de la grande théorie, j'ai trouvé dans tous ces petits « trucs » nombre d'astuces en vue de prochaines expéditions – et frémi rétrospectivement à bien des erreurs commises lors des précédentes. Sur ce plan-là, j'avais aussi bien préparé mon sujet. Des conversations avec des diplômés du stage de Manaus m'avaient permis de savoir qu'ils s'enduisaient régulièrement les pieds d'Hipogloss®, la pommade utilisée au Brésil pour traiter les fesses des nourrissons, ce qui leur permettait de lutter contre les effets de l'humidité. J'avais donc toujours mon tube de Mytosil® à portée de main et m'en suis passé sur les pieds à chaque pause, ralentissant ainsi considérablement l'apparition des crevasses et autres champignons. Un tout petit truc mais déterminant : marcher et courir devient un calvaire dès qu'on a la peau à vif. Si j'avais connu ce truc plus tôt, j'aurais pu le donner à William, qui se serait épargné beaucoup de souffrance durant le raid des 7 bornes. La vie est un éternel apprentissage...
- 19 L'exercice de survie clôturant l'aguerrissement a été éprouvant. 5 jours à vivre sur la forêt, avec en plus un programme d'activités assez lourd : marches, constructions, chasse, pêche... le site sur lequel nous sommes restés le plus longtemps était pauvre en ressources (pas de palmiers wassai, pas de châtaigne guyanaise, peu de bons sites de pêche) et donc nous avons bien « ramassé ». Pour finir, après deux heures de nage à côté de nos radeaux (suivis d'une bonne soupe il est vrai), nous avons réalisé le « combo » des pistes d'obstacle chronométré... De quoi bien mériter une petite pause pendant deux jours.
- 20 La deuxième partie du stage a consisté en de nombreux entraînements de combat en forêt. N'ayant pas de formation militaire, il m'est difficile d'analyser précisément ce qui nous a été enseigné. Je me reposerai donc plutôt sur des intuitions personnelles pour le commenter. Les exercices ont fait le tour de l'ensemble des situations de combat : reconnaissance, coup de main, assaut, défense, etc. Comme de juste, les situations ont été « jouées » de jour comme de nuit, avec la même pression que durant les phases précédentes. C'est dire que nous avons peu passé de temps en bivouac et bien plus à réaliser des missions selon des scénarios qui insistaient sur la lutte antiguérilla. Bien que certaines spécificités liées à la forêt aient été abordées (recherche de traces de passage, installation de bivouac tactique), il m'a semblé que les schémas tactiques qui étaient proposés visaient plus à reproduire les tactiques utilisées dans les autres milieux qu'à les adapter aux possibilités et contraintes spécifiques de la forêt. Par ailleurs, le cadre proposé n'a pas abordé la situation « vue de l'autre bord », c'est-à-dire la possibilité pour l'unité que nous formions d'être confrontée à un ennemi supérieur en nombre et d'avoir à appliquer elle-même des techniques de guérilla. Mais il s'agit là d'un point sensible :

lorsque le cours de Manaus aborde ces aspects, les stagiaires étrangers sont mis en vacances pour une semaine...

Photos 7 et 8 : « drop » d'hélicoptère et brancardage en plein scénario de combat



- 21 Certes ce n'est pas de cette phase que je retirerai le plus d'enseignement pour ma pratique professionnelle future. Mais elle m'a tout de même permis de comprendre le défi que représente l'évolution en zone forestière pour des unités militaires. Dans des terrains plus ouverts, celles-ci ont en effet l'habitude de compter sur des soutiens de tous types : mécaniques, médicaux, logistique, sans parler de l'appui feu de l'artillerie ou de l'aviation. Une unité évoluant dans une zone forestière isolée doit se passer de tout cela, en tout cas ne pas compter sur un soutien immédiat. Il lui faut donc compter avoir des compétences

très diverses (par exemple avoir des soldats capables de piloter et réparer les moteurs hors-bord ou des spécialistes du tronçonnage, mais aussi pouvoir se débrouiller pour vivre de la forêt en cas de problème de ravitaillement ou de rupture de la communication avec le reste des unités engagées, pouvoir se déplacer et naviguer avec des moyens simples, etc.). Dans la mesure où la progression est en général compliquée, les effectifs engagés ne peuvent être très nombreux. L'unité de base est donc la section, un groupe d'une trentaine d'hommes commandés par un lieutenant ou un adjudant. Ce chef doit être polyvalent, non pas pour réaliser toutes les opérations nécessaires à la place de ses hommes mais pour guider la manœuvre et être conscient des possibilités qui s'offrent à lui. C'est exactement le but du stage Jaguar : former ces chefs de section adaptés à la forêt, plus autonomes sans doute que sur les autres théâtres.

- 22 La dernière phase du stage a constitué en une longue « restitution » des techniques apprises. Celle-ci s'est déroulée sous la forme de tests simples (installer un blessé sous une perche de brancardage en moins de 5 minutes par exemple, démarrer un feu et faire chauffer de l'eau en moins de 10 minutes, etc.) mais surtout sous la forme d'une séquence de plusieurs jours de combat configurant un scénario complet de lutte antiguérilla, de l'apparition des premiers ennemis à la capture de leurs chefs au cœur de la forêt. Dans l'un des épisodes, nous avons même réalisé une intervention commando dans le village de Regina, ouvrant le feu à 6h du matin au milieu d'une population civile plutôt blasée. Ils ont l'habitude, on leur fait le coup plusieurs fois chaque année. Les moyens étaient au rendez-vous puisque plusieurs séquences ont fait intervenir des transports en hélicoptère, quitte à les enchaîner sur l'activité suivante au moyen de « drops » en rivière...
- 23 Chaque stagiaire est intervenu en tant que chef de section sur cette dernière phase, pilotant l'un des scénarios (pour moi ce fut une embuscade fluviale) sous l'évaluation des instructeurs. Sous pression aussi toujours, bien sûr, les quatre jours de synthèse nous laissèrent peu de temps pour dormir et c'est dans un état d'épuisement avancé que nous avons enfin conclu le stage par un double brancardage final...

Photo 9 : fin de stage, le soulagement...



- 24 Bien que surprenant pour un chercheur, avoir eu le privilège de participer à un tel stage m'a semblé extrêmement intéressant dans l'optique de mes recherches sur la forêt amazonienne et sur ses usages. Les militaires sont en effet une des populations de la forêt, et il est rare de pouvoir voir au plus près leur manière de l'envisager. Bien sûr cette approche française serait utilement complétée par une meilleure connaissance des autres écoles, en particulier de celle du Brésil. Mais les conversations tenues durant tout le stage avec les autres stagiaires, en particulier avec le capitaine Carlos, lui-même instructeur au CIGS, ont permis je crois de suppléer en partie ce manque. Sur le plan personnel, j'en retire aussi un certain nombre de trucs et astuces, dont beaucoup ne me serviront sans doute jamais (je doute de jamais organiser d'embuscade dans un avenir prévisible) mais dont certains seront à coup sûr utiles dans de prochaines expéditions notamment fluviales. Dans ce domaine je pense particulièrement à la question de l'organisation des personnels et des compétences nécessaires aux déplacements en forêt. J'ai pu souvent voir combien ces facteurs étaient déterminants pour aller au bout de projets ambitieux et la rigueur avec laquelle ces principes sont mis en pratique dans le cadre militaire, si elle n'est pas transposable telle quelle à des entreprises scientifiques (il me sera difficile de faire faire des pompes à mes collègues en cas de retard, je le crains), constitue une référence intéressante.
- 25 Pour finir, la participation à ce stage a confirmé une estime je crois réciproque que j'entretiens avec les hommes du 3^e REI et des FAG en général. C'est sur la base de celle-ci que nous avons entrepris un programme d'actions communes dans le cadre de la lutte contre l'orpaillage, dans une proximité qu'il serait sans doute difficile d'avoir si j'étais resté le « civil de base » dont mes camarades se demandaient au début du stage ce qu'il pouvait bien faire là. J'espère qu'ils ont maintenant leur réponse.

NOTES

1. Sur ces différences voir aussi Le Tourneau F.-M. (2016) « Démystifier la forêt amazonienne », *Reliefs*, 2016-2, pp. 36-45.
2. On notera tout de même que presque la moitié des stagiaires reviendra infecté par la leishmaniose... Comme quoi la survie à long terme est tout de même un enjeu

ABSTRACTS

Este texto apresenta reflexões sobre a minha participação no curso de formação "chefe de seção na floresta", organizado pela Legião estrangeira francesa em seu centro de treinamento na Guiana Francesa, o Centro de Formação em Floresta Equatorial (CEFE). Além de descrever o funcionamento do curso na forma de um diário de campo, eu comparo os ensinamentos recebidos nesta ocasião com aqueles de outros contextos, inclusive com a minha experiência entre os Ameríndios. Ao realizar um balanço das contribuições desta aventura para a prática de geografia na floresta amazônica, eu finalmente respondo a uma pergunta que Molière não teria repudiado: "O que o diabo estaria fazendo nessa galera?"

Ce texte présente des réflexions à partir de ma participation au stage de formation "chef de section forêt" organisé par la Légion étrangère dans son centre de formation en Guyane, le Centre d'Entraînement à la Forêt Equatoriale (CEFE). Tout en décrivant le déroulement du stage à la manière d'un carnet de terrain, j'y compare les enseignements reçus à cette occasion avec ceux d'autres contextes, notamment avec mes expériences chez les Amérindiens. En faisant le point sur les apports de cette aventure pour la pratique de la géographie en forêt amazonienne, je finis par répondre à une question que Molière n'aurait pas reniée : "Que diable allait-il faire dans cette galère ?".

This text presents reflections on my participation in the "jungle platoon leader" training course organized by the French Foreign Legion in its training center in French Guiana, the Training Centre in Equatorial Forest (CEFE). Besides describing the running of the course in the manner of a field book, I compare the teachings received on this occasion with others from other contexts, including with my experience among Native Americans. In taking stock of the contributions of this adventure for the practice of geography in the Amazonian forest, I finally answer a question that Molière would not have disowned: "What the Hell would he be doing in this galley?".

INDEX

Geographical index: Guyane

Keywords: Guyana, forest, armed forces, tactics

Palavras-chave: Guiana, floresta, forças armadas, tática

Mots-clés: forêt, forces armées, tactique

AUTHOR

FRANÇOIS-MICHEL LE TOURNEAU

Directeur de recherche au Creda, UMR7227 CNRS-Université Sorbonne Nouvelle, USPC
fmlt@fmlt.net